

# **Dieu, ni silencieux, ni lointain Une philosophie chrétienne**

Par Yanick Ethier

## **« La nécessité épistémologique: Sa problématique »**

### **Leçon 3**

#### **Introduction**

Lorsque nous parlons d'épistémologie, nous faisons référence à l'étude de la méthode ou des fondements de la connaissance. Il s'agit de la théorie de la connaissance, ou comment nous connaissons, et savons que nous connaissons. Selon M. Schaeffer, l'épistémologie est la problématique centrale de notre génération. Comme chrétiens, nous sommes bien souvent tentés de penser que des problèmes de notre société se situent davantage au niveau de la morale, mais l'auteur défendra ici que la vraie difficulté se situe davantage dans le domaine de l'épistémologie. Pouvons-nous déterminer ce qui est bien et ce qui est mal alors que nous nous demandons si nous pouvons nous connaître?

#### **Commençons par les philosophes Grecs**

Afin de bien situer cette question, nous devons remonter dans le temps à l'époque des philosophes grecs qui se penchèrent longuement sur le sujet, et tout particulièrement Platon. Il comprit que dans le domaine de la connaissance et de la morale il nous faut faire appel à autre chose qu'à des individualités si l'on veut parvenir à une compréhension véritable. En effet, pour comprendre l'univers où nous existons et pour nous comprendre nous-mêmes, l'homme commence toujours par l'observation des individualités et en les comparant, cherchera à identifier des universaux qui donnent un sens à ces individualités.

Donnons un exemple, inspiré du livre de M. Schaeffer, afin de rendre cette question un peu plus concrète. « Prenons l'exemple des pommes. Il serait possible, chaque fois que nous en parlons, de dresser une liste des différentes variétés de pommes et d'en nommer deux ou trois cents sortes. Mais dans la vie courante, nous les englobons toutes sous le nom commun de pommes et ainsi nous avons une plus vaste compréhension de ce que nous percevons et de ce dont nous parlons. Nous procédons tous du particulier au général. » Tiré du livre « Dieu, ni silencieux, ni lointain » p.60.

Ainsi nous opérons exactement de la même manière dans le domaine scientifique. « La science observe les individualités et tente d'établir des lois qui en englobent un nombre suffisant pour en saisir les relations et les comprendre. » Tiré du livre « Dieu, ni silencieux, ni lointain » p.60.

Il est très important de saisir au fur et à mesure de cette leçon qu'il ne s'agit pas de débats uniquement entre philosophes, mais bien de notre manière de connaître et de comprendre toutes choses. Ainsi les philosophes grecs et surtout Platon cherchèrent des universaux qui donneraient un sens aux individualités.

Si cela est vrai dans le domaine de la science, à plus forte raison ces grandes questions s'appliquent dans le domaine de la morale. « Nous avons besoin des universaux pour établir la frontière entre le bien et le mal. À défaut d'universaux, nous tombons dans le concept moderne qui finalement, est du ressort de la sociologie : écouter l'opinion publique et nous rallier aux idées de la majorité, cela ferait loi dans le domaine de la morale. » Tiré du livre « Dieu, ni silencieux, ni lointain » p.61.

Les Grecs nous proposaient deux façons de connaître, d'atteindre la certitude du savoir. La première relève des conventions humaines, ils l'appelaient la « pólis ». Ce mot signifie en premier lieu « cité », mais dans la pensée grecque, ce mot dépasse le cadre de la ville géographique. Il s'agit en fait des conventions et convictions établies au sein d'une dite société.

Mais les Grecs prirent rapidement conscience que cette solution n'était pas satisfaisante, car elle donnait libre cours à un simple vote de la majorité pour établir des universaux; ainsi bien que la majorité puisse établir des conventions, les absolus qu'elle définirait ne sauraient englober toutes les individualités et ne représenteraient que la conviction d'une majorité.

Les Grecs firent intervenir leurs dieux en second recours. Ils espéraient que les dieux leur donneraient des universaux qui reflètent mieux la réalité en place au lieu de la « pólis ». Mais voilà que ces dieux furent bien décevants, car bien qu'ils soient personnels, ils étaient aussi très limités, en fait de peu supérieurs aux hommes. Ils n'étaient pas transcendants.

Par conséquent, qu'il s'agisse de la « pólis » ou des divinités, dans les deux cas, il leur manquait l'infinité et la transcendance.

### **Thomas D'Aquin (13ième siècle)**

Nous faisons à présent un saut dans le temps pour avancer jusqu'au XIIIe siècle. Thomas d'Aquin introduisit une vision nouvelle de l'univers. En effet, il s'intéressa à la nature comme sujet d'étude. Il propose d'aborder l'étude de la nature et des individualités à partir de la raison puisqu'il voit une terre comme étant l'œuvre d'un créateur personnel et intelligent. Il estime donc que nous pouvons aborder l'étude de la nature de manière raisonnable.

« Mais en même temps une tension naissait entre nature et grâce. Dans la nature sont inclus les hommes ainsi que les causes et les effets naturels qui affectent le monde; au sein de la grâce résident les puissances célestes et leurs influences sur le monde. La nature est le domaine du corps; la grâce, celui de l'âme. Mais, en fin de compte, nous sommes toujours ramenés au problème des individualités et des universaux. À la nature

sont liés les individualités, à la grâce, les universaux. » Tiré du livre « Dieu, ni silencieux, ni lointain » p.64.

La nature prenait ainsi sa juste place dans la pensée humaine, par contre les hommes rendirent les individualités autonomes, voilà le problème.

Francis Schaeffer dira : « Si la nature ou les individualités sont indépendantes de Dieu, alors la nature engloutit progressivement la grâce. En d'autres mots, seules les individualités subsistent et les universaux disparaissent, non seulement dans le domaine de la morale, ce qui est déjà mauvais en soi, mais encore dans le domaine de la connaissance. » Tiré du livre « Dieu, ni silencieux, ni lointain » p.65.

Tout ceci nous propulse vers l'avènement de l'homme moderne avec son cynisme. En effet, nous n'aurons plus que des individualités sans aucun moyen de les réunir ensemble puisque sans universaux. La nature aura englouti la grâce dans le domaine de la morale, mais aussi dans le domaine plus fondamental de l'épistémologie.

Léonard de Vinci comprit que si l'on partait sur la base du rationalisme, c'est-à-dire, de la doctrine mettant l'homme à l'origine de tout, refusant tout apport extérieur surnaturel, il ne nous resterait que les mathématiques et les individualités, et que finalement, tout se réduirait à une mécanique. Autrement dit, Vinci fut tellement en avance sur son temps qu'il comprit fondamentalement que tout aboutirait à la machine, qu'il n'y aurait plus aucun absolu ni aucune signification, que les universaux seraient supprimés.

Vinci disait qu'il nous fallait peindre les universaux afin de se construire comme humanité. En cela encore il ressemblait beaucoup à l'homme moderne. Il revenait donc non pas au mathématicien, mais à l'homme sensible d'imaginer des universaux. Vinci jouera donc un rôle clé dans le développement de la pensée humaniste.

### **Sciences modernes et modernisme scientifique**

L'auteur nous rappelle, en faisant référence à Whitehead et Oppenheimer, deux savants non chrétiens qui insistèrent sur le fait que la science moderne ne pouvait naître qu'en milieu chrétien.

« Les premiers savants croyaient tous en un Dieu raisonnable, créateur d'un univers rationnel, compréhensible partiellement à la raison humaine. C'était leur présupposé. La science moderne est la science originelle, fondée sur la foi au principe de causalité dans un système limité qui peut être restructuré et par Dieu et par l'homme créé à l'image de Dieu. » Tiré du livre « Dieu, ni silencieux, ni lointain » p.67.

Mais voilà, depuis l'avènement de la pensée newtonienne nous sommes passés à présent au concept de la machine, tout est machine. Nous entrons dans le modernisme scientifique qui contient le principe de causalité au sein d'un système clos, comprenant entre autres la sociologie, la psychologie.

L'homme se voit lui-même comme une machine puisqu'il n'a plus la moindre certitude d'un monde rationnel, parce que créé par un dieu rationnel, l'homme moderne se voit devant la même interrogation que Léonard de Vinci et les Grecs.

### **Comment pouvons-nous connaître et savoir que nous connaissons vraiment?**

Le concept épistémologique du positivisme fut avancé par le rationalisme. « Le positivisme est une théorie de la connaissance qui présuppose que nous pouvons connaître les faits et des objets avec une objectivité totale. C'est sur cette base que repose le scientisme moderne. » Tiré du livre « Dieu, ni silencieux, ni lointain » p.68.

Cette idée tout à fait romantique reposait sur la notion que sans s'appuyer sur un universel quelconque, l'homme, quoique créature finie, pourrait atteindre et saisir, avec sa raison finie, une connaissance vraie, suffisante pour créer des universaux à partir des individualités.

Jean-Jacques Rousseau a joué un rôle important dans l'évolution de cette pensée et dans la transformation de la formule « nature-grâce » en « nature-liberté ».

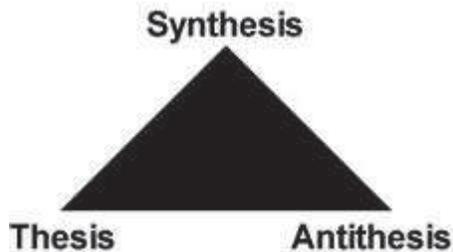
Et il faut comprendre ici liberté par liberté absolue. Ainsi Rousseau et ses disciples concluaient qu'au niveau inférieur, tout était positivisme tout était machine. Alors qu'au niveau supérieur de l'irrationnel, ils vinrent ajouter la notion de liberté absolue qui permettait à l'homme de s'imaginer, de se concevoir sans la « pólis » ou les divinités.

Le peintre Gauguin embrassant cette vision du monde choisit de quitter de manière absolue la culture française pour s'expatrier à Tahiti. Gauguin adopta le mythe du bon sauvage formulé précédemment par Rousseau. En vous libérant de toute contrainte, vous rejetez Dieu, les dieux, ainsi que les normes sociales et vous entrez dans une liberté entière et absolue.

« Cette liberté destructive existe non seulement dans le domaine de la morale (elle se révèle très rapidement dans les mœurs, surtout peut-être par l'anarchie sexuelle), mais encore dans le domaine de la connaissance. » Tiré du livre « Dieu, ni silencieux, ni lointain » p.69.

Revenons à la période qui suivit Jean-Jacques Rousseau et qui vint bouleverser encore une fois l'épistémologie, pensons à Hegel, Kant, Kierkegaard.

Avant l'homme pensait toujours en termes d'antithèse. La logique classique établit que A n'est pas non -A. Mais voici qu'avec Hegel, l'antithèse ne suffit plus. Il nous propose une nouvelle approche épistémologique. On pensera à présent en termes de synthèse. Le célèbre triangle de Hegel, toute chose constitue une thèse, laquelle amène une antithèse qui se résout dans la synthèse.



Encore une fois, l'impact le plus profond se manifestant dans le domaine de la connaissance et dans l'acte connaissant lui-même. Puis suivra Kierkegaard, qui établit une dichotomie absolue entre la raison et la non-raison. « Ce qui donne un sens aux individualités est toujours distinct de la raison. La raison ne conduit qu'à une connaissance de niveau inférieur, une connaissance mathématique privée de signification. Mais au niveau supérieur subsiste un espoir de trouver une signification irrationnelle aux individualités. » Tiré du livre « Dieu, ni silencieux, ni lointain » p.71.

« La rationalité ne produit rien de bien, surtout dans le domaine de la connaissance. À défaut de raison, ils espèrent trouver quelques expériences mystiques au niveau supérieur qui leur fourniraient un universel. » Tiré du livre « Dieu, ni silencieux, ni lointain » p.71.

Francis Schaeffer dira: « la jeunesse d'aujourd'hui vit dans une génération qui ne croit plus à l'espoir d'une vérité en tant que vérité. » Tiré du livre « Dieu, ni silencieux, ni lointain » p.72.

Nous passons donc du nationalisme positiviste au pessimisme.

Il ne reste plus qu'à se lancer dans un mysticisme moderne. « Ainsi, aujourd'hui il ne nous reste plus qu'une antiphilosophie, car tout ce qui donne son sens à la vie, ce qui lui donne son prix ou son unité au-delà des individualités isolées, est noyé dans le silence absolu du niveau supérieur » Tiré du livre « Dieu, ni silencieux, ni lointain » p.79.

Nous terminerons avec cette dernière citation : « l'homme moderne se situe donc : soit au niveau inférieur où il se définit comme machine, employant des mots qui n'aboutissent ni à des valeurs ni à des faits, mais seulement à d'autres mots ; soit il se situe au niveau supérieur, où il se trouve en présence d'un monde sans catégorie qui lui permettrait d'établir des valeurs humaines et morales et de distinguer entre la vérité et l'imaginaire. » Tiré du livre « Dieu, ni silencieux, ni lointain » p.87.

La semaine prochaine, nous répondrons ensemble à la question épistémologique.